

Christologie de l'Église d'Arménie

par Igor Dorfmann-Lazarev, CNRS, Centre d'histoire et de civilisation de Byzance

La manière dont le transcendant pénètre dans le monde, dont s'effectue la rencontre entre l'humain et le divin est un des thèmes centraux de toutes les civilisations. Dans le christianisme, il se concrétise sous la forme d'une réflexion sur l'union du divin et de l'humain dans la Personne du "Fils du Dieu vivant" (Mt 16,13-16). Au cours du IV^e siècle, deux écoles exégétiques, qui avaient aussi des disciples en Arménie, se développèrent en s'opposant. La première, celle d'Alexandrie, fidèle à sa vision sacramentelle de l'univers, prenant pour clé d'interprétation Jn 1,14, se souciait d'affirmer l'unité ininterrompue du sujet divin dans le Christ et parlait de deux naissances du Fils unique de Dieu. L'autre, celle d'Antioche, avait comme structure porteuse la dimension historique de la Révélation, et, à la lumière de He 10,5-7, mettait l'accent sur l'humanité intégrale du Fils de Dieu comme point culminant de l'histoire de salut.

Parmi les autres *Églises des trois conciles*, l'Église arménienne se considère comme disciple de Cyrille d'Alexandrie (mort en 444). Accusant les Antiochiens d'introduire un sujet humain autonome dans le Christ, Cyrille adopta la formule "une seule nature incarnée du Dieu Verbe" (*mia phusis tou theou logou sesarkômenê*) (*Adv. Nest.* 2 proem.; Ep. 40,45,46) afin d'exprimer le caractère instrumental de l'humanité du Christ: les événements de la vie de Jésus et ses actes ne sont que le prolongement "incarné" de l'activité salvifique de Dieu.

La première tentative de réconciliation entre les deux écoles fut la *Formule de Concorde* de 433 entre Jean d'Antioche et Cyrille, dernier acte du concile d'Éphèse et matrice de la *Définition* du concile de Chalcédoine de 451. La *Formule* affirme d'une manière explicite l'humanité intégrale du Verbe incarné et sa double consubstantialité. Elle permet d'établir un lien entre les descriptions du Nouveau Testament et les "deux natures" du Christ. Pourtant, tandis que la *Formule* affirme l'"union des deux natures" (*duo phuseôn*, génitif), la *Définition* parle du Christ "connu en deux natures" (*en duo phusesin*, datif avec fonction de locatif). En acceptant la *Formule*, Cyrille a interprété le génitif qu'elle contient dans le sens d'un ablatif, comme l'"union à partir des deux natures" (*ek duo phuseôn*) (*Ad Johannem*). Ainsi, il a placé la description de l'Incarnation dans la dynamique du *Credo* de Nicée-Constantinople, où l'origine, exprimée par l'ablatif, dénote la consubstantialité du Fils et de l'Esprit avec le Père, ainsi que la naissance du Christ de l'Esprit et de la Vierge. Dans cette optique,

l'affirmation par la *Formule* des deux origines du Christ, du Père et de la Vierge, signifie que le Christ ne peut pas être conçu en discontinuité avec eux; son être "homme parfait" énoncé par la *Formule* apparaît donc comme une conséquence nécessaire de sa seconde origine.

La *Formule*, en son interprétation cyrillienne, a été acceptée en Arménie, tandis que le concile de Chalcédoine fut rejeté au concile de Duin (553-5). Ce rejet est devenu définitif au VII^e siècle suite à l'échec des tentatives d'entente avec les Grecs. Après une période d'élaboration doctrinale au sein de la communion anti-chalcédonienne, la position christologique de l'Église d'Arménie se précisa grâce à l'œuvre du catholicos saint Jean d'Odzoun (mort en 728) et de Khosrovik le Docteur (mort vers 730), qui rejetèrent les positions extrêmes présentes dans le Julianisme et dans le Séverianisme et élaborèrent une synthèse fidèle de la christologie de Cyrille: "En disant à partir de deux, les saints Pères n'ont pas renoncé à affirmer une seule, ni, vice versa, en confessant une seule, ils n'ont pas refusé de confesser à partir des deux, mais ils ont hardiment fait resplendir deux radieux greniers d'orthodoxie, en prêchant le Christ comme deux selon les natures (c'est-à-dire, les origines) et un seul selon l'unification" (Jean d'Odzoun, *Contre les Phantasiastes*, Venise 1833, p. 57). Ici, les affirmations de l'unicité et de la dualité créent un couple antinomique, dont chaque membre est également important et sert à équilibrer l'autre. En suivant Cyrille (*In Johannem* 10,15), les "Miaphysites" ont refusé de reconnaître le même statut ontologique à la dimension qui relève de la *theologia* (la génération éternelle) et à celle qui relève de l'*oiconomia* (la naissance à Bethléem): "Et même si Dieu le Verbe et son Corps vivifiant sont parfaits chacun en soi-même, cependant on ne les rapproche pas comme ayant la même existence et le même honneur, le parfait au parfait, mais comme l'existence du Créateur unie à celle de la créature" (Khosrovik, *Chapitre I*, Etchmiadzine, 1903, p. 50). Une chose est de considérer l'humanité en elle-même, une autre est de la considérer en son unification avec l'hypostase du Verbe: "Le Corps du Seigneur est humain par la nature, mais il est divin par l'unification" (*Ibid.*, p. 54). L'humanité que Dieu s'est appropriée n'appartient plus à un homme, elle est humanité divine. En s'attachant au schéma Nicéo-constantinopolitain, les Pères arméniens réussirent à élaborer un langage christologique qui place l'Incarnation dans la perspective du salut, comme un acte souverain de la Trinité. ■





Présence arménienne en Terre sainte

Liturgie dans la cathédrale Saint-Jacques de Jérusalem. Dès 301, date de son adhésion officielle au christianisme, le royaume arménien s'est tourné vers Jérusalem.

© G. Naibandian

Sources dans :
* Épiphanie de Salamine, *Adv Haer*, 291^a, 292^{a-b}

* Cyrille de Scythopolis, *Vita Sabae*, 117,20-118,10;
Vita Euthymii, 27,8 ff;
Vita Iohannis H. ;
Théodore de Petra, *Vita Theodosii*, 45,10-15.

par
Igor DORFMANN-LAZAREV

CNRS,
Centre d'histoire et de civilisation de Byzance

La première apparition des Arméniens en Syrie et en Palestine remonte aux conquêtes du roi Tigran le Grand (95-55 av. J.-C.) qui créa un empire de courte durée s'étendant jusqu'à la Phénicie. Certaines colonies arméniennes ont survécu pendant plusieurs siècles quand, peu après l'adoption du christianisme comme religion officielle en Arménie au début du IV^e siècle, les premiers groupes de pèlerins arméniens se rendirent en Terre sainte*, où ils jouirent, comme les anachorètes arméniens saint Euthyme de Mélitène (mort en 475) et saint Jean l'Hésychaste (mort en 559), d'une position importante*.

Dans une première période, les moines arméniens qui s'installaient à Jérusalem faisaient partie de communautés mixtes, comme la laure de Saint-Sabas et le cénobion de Saint-Théodore, mais ensuite ils fondèrent plusieurs monastères arméniens et s'engagèrent dans l'activité de traduction des textes patristiques. Le Lectionnaire arménien de Jérusalem est témoin de la liturgie de la Ville sainte du V^e siècle. Les mosaïques des V^e-VII^e siècles, qui comportent des inscriptions arméniennes, attestent, elles aussi, l'existence d'une communauté pleinement organisée.

La persécution des "Monophysites" sous le règne de Justinien I^{er} (527-565) provoqua un schisme à l'intérieur des communautés monastiques et de la hiérarchie de la Terre sainte. Plusieurs opposants à Chalcédoine s'enfuirent de Jérusalem et cédèrent aux Grecs nombre de leurs monastères. L'évêque arménien autocéphale, établi à Jérusalem à la suite de ce schisme et honoré depuis le VII^e siècle comme patriarche, exerçait son autorité sur toutes les communautés non-chalcédoniennes (arménienne, syriaque, copte et éthiopienne) de Terre sainte

“Saladin, qui occupa Jérusalem en 1187, favorisa les Arméniens parmi toutes les communautés et les autorisa à habiter en terre d'islam.”

et d'une partie de la Syrie et accueillait les pèlerins. Selon Anastase Vardapet, vers le VII^e siècle, les Arméniens réussirent à rétablir leur présence dans les sanctuaires liés à la mémoire de la Passion et de la Résurrection et à fonder plusieurs nouveaux monastères dans la Ville sainte. Malgré le particularisme de l'Église arménienne, le lien avec le lieu des événements du salut restait important pour elle. Dans les années 630, deux ermites de l'Arc'ax (aujourd'hui, Nagornyj Karabagh) Mexit'ar et Yousêp' s'y rendirent en pèlerinage à la recherche de reliques pour la dédicace de leurs églises. Après la conquête arabe de la ville en 637, les établissements monastiques arméniens tombèrent en décadence en raison de l'augmentation des impôts. Cependant, les inscriptions arméniennes du Sinaï témoignent de la continuité du pèlerinage arménien dès ses origines jusqu'au XIII^e siècle, malgré les incursions des bédouins et les guerres entre les califes abbassides et les gouverneurs d'Égypte qui se déroulèrent sur le territoire de Palestine.

Le royaume arménien de Cilicie (1080-1375) avait des liens étroits avec les principautés franques du Levant et, en particulier, avec le royaume de Jérusalem (1099-1187), dont toutes les reines et plusieurs princesses étaient d'origine arménienne. De plus, le royaume maintenait un corps d'infanterie arménien. Dans ces conditions favorables, la

population arménienne civile de Jérusalem augmenta et surgirent alors de nombreux quartiers arméniens dont l'un, *Ruga armenorum* ("la rue des Arméniens"), existait encore en 1222. Au milieu du XII^e siècle, furent construites sur le mont Sion la grande cathédrale patriarcale dédiée aux saints Jacques (le Majeur et le Mineur) confiée à la congrégation monastique homonyme, gardienne des lieux saints, ainsi que les autres églises. Associée à la mémoire des deux apôtres homonymes, et en tant que gardienne de leurs reliques, la cathédrale Saint-Jacques a connu un prestige moral important, faisant partie des sanctuaires de la ville qui étaient vénérés par tous les chrétiens. Les manuscrits arméniens offerts au cours des siècles, par des pèlerins d'origines différentes, ont créé l'une des plus riches collections au monde.

Les Arméniens, gardiens des lieux saints

Saladin, qui occupa la ville en 1187, pour affaiblir les positions des Latins et des Grecs à Jérusalem, favorisa les Arméniens parmi toutes les commu-

nautés autorisées à habiter la terre de l'islam. À la différence des autres chrétiens, les Arméniens n'ont été ni chassés de la ville, ni pris en esclavage. De plus, la communauté arménienne reçut une charte qui reconnaissait son contrôle des lieux saints et lui garantissait la sécurité et la liberté de culte dans toute la Terre sainte. Le roi cilicien Hét'um I^{er} (mort en 1269) conclut une alliance militaire avec le souverain mongol Mangou Khan, qui lui avait promis de rendre la Terre sainte aux chrétiens. L'armée alliée parvint jusqu'à Jérusalem, mais dut se retirer à cause de la mort précoce du Khan en 1259. Pendant le XV^e siècle, l'intolérance croissante des Mamelouks envers les chrétiens et les brimades infligées aux institutions ecclésiastiques par les percepteurs des impôts causèrent une nouvelle décadence de la communauté arménienne. Au XIX^e siècle, grâce aux Arméniens qui, après avoir étudié en Europe, ont créé un ample réseau d'écoles populaires et fondé plusieurs périodiques partout dans l'Empire ottoman, la vie intellectuelle arménienne connut un nouvel essor. À Jérusalem, l'école de garçons fut fondée en 1846 et celle de filles en 1862. L'imprimerie, créée en 1833, fut la première de Jérusalem. Elle a publié jusqu'à la Première Guerre mondiale environ 400 titres, dont un nombre important de textes inédits. En 1866, fut fondée la revue mensuelle littéraire, *Sion*.

L'iconostase et l'autel, orientés vers l'est, de la cathédrale Saint-Jacques de Jérusalem. Construite au XII^e siècle, sur des fondations d'une église byzantine, elle est aujourd'hui le plus important lieu de culte arménien en Terre sainte.

Le quartier contigu au couvent Saint-Jacques, qui occupe environ un sixième du territoire de la ville *intra muros*, compte plusieurs dizaines de familles arméniennes, qui y sont installées depuis des siècles. Après la Première Guerre mondiale, le patriarcat a accueilli sur son territoire 4 000 rescapés du génocide de 1915-1916. Ceux d'entre eux qui s'établirent ensuite à Jérusalem, s'installèrent à l'intérieur de l'enceinte du patriarcat, créant ainsi un quartier dense qui comptait environ 1 300 personnes en 1920, le double de l'avant-guerre.

Le quartier arménien de Jérusalem

L'enceinte fortifiée du patriarcat, dont les portes se ferment à dix heures du soir, enferme un microcosme, dans lequel se trouvent, entre autres, l'école, une riche bibliothèque, deux clubs de jeunesse et différents services communautaires. La proximité constante du clergé crée un style de vie conservateur. Pourtant, les sociologues qui ont examiné le statut de la femme dans les différentes communautés chrétiennes de la ville, définissent le quartier arménien comme le plus égalitaire. Le niveau d'éducation des Arméniens est l'un des plus élevés parmi les communautés de la vieille ville. L'école mixte des Saints-Traducteurs, qui a réuni en 1929 les deux écoles précédentes, va de l'école primaire jusqu'au lycée. À part l'arménien moderne, qui est la langue principale, et l'arménien classique, y sont également enseignés l'arabe, l'hébreu, l'anglais et le français. L'enseignement religieux à Jérusalem ne fut institutionnalisé qu'en 1843, avec la création du séminaire. Aujourd'hui, ce dernier forme le clergé pour toute la diaspora arménienne. Dans les années 70, il a accueilli des orphelins arméniens de Turquie et, dans les années 80-90, ceux du Liban. Les métiers principaux des Arméniens à Jérusalem, comme ailleurs au Moyen-Orient, sont la céramique, la joaillerie et la pharmacie. L'affiliation politique des Arméniens est très variée. Malheureusement, une émigration vers l'Amérique et l'Australie, comme c'est aussi le cas des autres communautés chrétiennes du Moyen-Orient, prive la communauté surtout de ses membres jeunes et éduqués. ●

À LIRE

■ **"Anastas Vardapet's List of Armenian Monasteries in Seventh-Century Jerusalem: A Critical Examination"**

par A. K. Sanjian, *Le Muséon*, tome LXXXII, 1969, p. 265-292.

■ **"Jerusalem and Armenia"**

par R. W. Thomson, *Studia Patristica*, tome XVIII/1, 1985, p. 77-91.

■ **The Armenian Quarter of Jerusalem: Urban Life Behind Monastery Walls**

par V. Azarya, éd. University of California, Berkeley, 1984.

■ **"Holy Land Pilgrimage of Armenians Before the Arab Conquest"**

par M. E. Stone, *Revue biblique*, tome XVIII/1, janvier 1986, p. 93-110.

■ **Armenians in Jerusalem and the Holy Land**

Actes du colloque international dédié au 30^e anniversaire de la faculté des études arméniennes de l'université hébraïque de Jérusalem, Michael E. Stone éd., éd. Peeters, Leuven, 2001 (sous presse).

